

QUESTION VITALE

Il est admis par tous les hommes sérieux que le système de colonisation suivi dans la province de Québec est inefficace, incapable d'influer sensiblement sur le développement de nos ressources et de notre population. Il faut de toute nécessité renoncer à ce système ruineux, qui nous a coûté plus d'un million depuis la confédération, et trouver moyen de garder nos jeunes gens dans le pays et d'y ramener une partie de nos compatriotes des Etats-Unis.

C'est facile ; mais, pour cela, il faut que le gouvernement renonce au système des chemins de colonisation, qui n'est bien souvent qu'un moyen déguisé de favoriser des amis politiques, et concentre tous ses efforts et ses ressources sur l'établissement direct des colons, et fournisse à ces derniers les moyens de vivre sans misère durant trois ou quatre ans. Ceci est absolument nécessaire, et ce point capital doit former la base de tout système sérieux et durable. Autrefois, les jeunes gens se livraient avec un courage héroïque à l'œuvre du défrichement ; ils ne reculaient pas devant les privations et les misères de tout genre qu'il fallait endurer pour s'établir au milieu de la forêt ; la faim, l'isolement, le travail opiniâtre et si rude qu'exige le défrichement, ne les effrayaient nullement, et ils s'enfouaient dans les grands bois avec une énergie qui a depuis passé à l'état de légende dans l'histoire des Bois-Francs. Les choses ont bien changé depuis. Les chemins de fer nous ont mis à quelques heures de marche des grands centres industriels des Etats-Unis, le bien-être, le goût du confortable se sont répandus dans nos campagnes, et aujourd'hui, les jeunes gens prennent le chemin si facile des Etats-Unis de préférence au sentier si rude de la forêt. Ce qui était naguère une nécessité est devenu une espèce d'engotement fatal, et, à moins de lui offrir des avantages incontestables, des moyens d'établissement sûrs et faciles, notre jeunesse finira par prendre en masse le chemin des Etats-Unis et grossir de plus en plus le courant d'émigration qui a pris des proportions si alarmantes depuis deux ou trois ans.

Mais qu'on offre à ces jeunes gens le moyen de s'établir sans misère sur les terres de la couronne, qu'on leur assure les ressources nécessaires pour vivre pendant trois ou quatre ans, et ils renonceront bien vite à l'idée d'émigrer aux Etats-Unis. Bien plus : en offrant les mêmes avantages à ceux qui sont déjà chez nos voisins, on en fera infailliblement revenir un grand nombre.

Voici ce que nous proposerions de faire pour obtenir ce résultat si désirable :

Au lieu de donner des sommes considérables pour ouvrir ou réparer des chemins de colonisation, dont l'utilité n'est rien moins que problématique, que le gouvernement emploie chaque année toutes ces ressources pour fonder deux ou trois colonies. Qu'il assure à chaque colon \$100 pour la construction d'une maison, \$100 pour la construction d'une grange, \$10 par acre, jusqu'à concurrence de quinze acres pour défrichement, le tout payable sur le certificat de l'agent du département de l'agriculture, et les colons ne se feront pas attendre pour profiter de ces avantages. Avec ces \$350, un homme peut vivre avec sa famille pendant trois ou quatre ans, c'est-à-dire le temps qu'il mettra à le guer et à mettre par là son lot de terrain en état de le faire vivre. Ce point assuré, le colon n'aura plus horreur des misères, des privations de la première phase du défrichement, et s'enfoncera volontiers dans la forêt. Et nous sommes convaincu que la perspective de se procurer aussi facilement et en aussi peu de temps une ferme en bon état d'exploitation serait beaucoup plus attrayante pour la plupart de nos jeunes cultivateurs, que celles d'aller s'installer dans les manufactures américaines.

Pour donner à ce système toute la vigueur résultant de l'union, de la concentration des ressources, il faudrait n'organiser à la fois que deux ou trois établissements de colonisation et y diriger tous ceux qui demanderaient à bénéficier des

avantages offerts par le gouvernement. Chaque établissement serait divisé en lots, et autant que possible les lots seraient pris à tour de rôle, c'est-à-dire les uns à la suite des autres, afin de mettre les colons plus en lieu de s'aider mutuellement. L'église serait bâtie au centre de l'établissement, sur un lot qui serait donné gratuitement à cette fin, pour fournir en partie les moyens de subsistance au curé. Enfin, le gouvernement mettrait dans chaque établissement un moulin à scie et un moulin à farine portatif, ainsi que cela se fait dans le Nord-Ouest, afin de permettre aux colons de faire le bois et moudre le grain nécessaires à la construction de leurs bâtisses et à la nourriture de leurs familles. Les frais de sciage et de mouture seraient payés en déduction des allocations pour bâtisses et défrichement, en sorte que le gouvernement serait assuré de refaire les frais d'achat et d'entretien de ces moulins. Il pourrait même établir au sein de chaque colonie un dépôt de grains de semence et de provisions, où les colons pourraient se procurer à bon marché tout ce dont ils auraient besoin sous ce rapport.

Tout naturellement, le colon serait tenu de rembourser ces avances au gouvernement, ainsi que le prix d'achat de son lot ; mais, pour lui rendre ces obligations moins onéreuses, presque insensibles, il ne commencerait à rembourser que quatre ou cinq ans après la prise de possession de son lot, qui serait alors en bon état d'exploitation, et, pour lui rendre la besogne plus facile, les remboursements seraient repartis par petites sommes sur une période de vingt ans, ce qui ferait environ \$20 par année.

Ces remboursements annuels formeraient un fonds de colonisation qui dépasserait bientôt le budget d'autant. Avec \$60,000 par année, le gouvernement pourrait établir environ 175 familles de colons. Ces 175 colons rembourseraient au bout de la cinquième année chacun \$20, ou \$3,540 ; ceux de la deuxième année en rembourseraient autant au bout de six ans, ce qui ferait \$7,080 la sixième année, et ainsi de suite, en augmentant de \$3,540 par année, ce qui formerait un fonds de \$70,800, sans compter les intérêts, au bout de vingt ans. Alors le gouvernement aurait établi 4,375 familles, environ 40,000 personnes, sur les terres de la couronne et sans toucher à ses ressources ordinaires, il aurait un fonds annuel de \$70,800 à consacrer à la colonisation, tandis qu'avec le système suivi jusqu'aujourd'hui, on se trouve en définitive sans argent et sans colons.

Le système que nous recommandons est précisément celui que suivent aux Etats-Unis et en Australie, avec un succès marquant, presque toutes les compagnies qui font de la colonisation de leurs domaines une affaire de spéculation. Et comme ces compagnies réussissent à merveille, nous ne voyons guère pourquoi le gouvernement ne ferait pas de même. Après tout, il n'a rien à risquer en changeant le système suivi jusqu'aujourd'hui, puisque le système n'a rien produit et que nos populations continuent à émigrer en masse.

Un conseil.—Il faut avoir bien soin de ne pas laisser endommager les prairies par les animaux le printemps. Les Américains disent, avec raison, qu'une vache a cinq gueules, c'est-à-dire qu'elle détruit autant d'herbe avec chacun de ses quatre pattes qu'elle peut en manger. Au Danemark, où le beurre se fabrique en grand pour l'exportation, bon nombre de cultivateurs préfèrent nourrir leurs vaches à l'étable pendant l'été afin de ne pas faire fouler l'herbe. Et c'est surtout à cette époque de l'année où la terre est très humide, qu'il faut éviter de laisser passer les animaux dans les prairies.

—L'annonce dans notre journal d'une nouvelle machine pour semer toutes sortes de grains est un sujet qui intéresse tous les cultivateurs. Le prix courant jusqu'ici a été de \$70 à \$100 chaque machine. Le bas prix et la garantie qu'il est égal à toute autre machine est une suffisante recommandation.

FIN D'UN EXPLORATEUR

On a retrouvé récemment les restes de l'explorateur Ludwig Leichhardt, ainsi que le journal de sa dernière expédition :

Depuis vingt-trois ans, dit le *Standard*, le docteur Leichhardt a fourni le sujet de bien des volumes de voyages et de romans en Australie ; les conjectures de toutes sortes relativement au sort de cet explorateur et de ses compagnons n'ont cessé d'occuper l'imagination des Australiens. Pour eux, cette question présente un intérêt aussi tragique que le dernier voyage de sir John Franklin ou que la mort de Mungo Park ; mais la tragédie antipodienne l'emporte sur ces derniers au point de vue du mystérieux.

Le sort de Franklin est aujourd'hui suffisamment connu pour que l'histoire puisse en parler. Les musées de Londres possèdent des reliques de son expédition, et les ossements de quelques-uns des braves marins qui l'accompagnèrent dans les régions du pôle reposent dans leur patrie. Mais, depuis le jour où le docteur Leichhardt a dépassé la hutte du dernier stockman pour pénétrer à l'intérieur du continent australien, on n'a pu obtenir aucun renseignement, ni retrouver la moindre trace de son passage. Il est entré dans l'obscurité et a disparu aussi complètement de la vue du monde civilisé que s'il avait été englouti au fond de l'Océan.

L'exploration de l'Australie a coûté la vie à bien des hommes courageux. Cunningham a été massacré il y a plus de trente-cinq ans sur les bords du Bogan ; Kennedy a péri de même dans la péninsule du cap York ; Burke et Wills sont morts de faim dans les solitudes de Barcoo. Mais, quelque triste qu'ait été la fin de ces intrépides chercheurs, celle du jeune Leichhardt a excité une sympathie plus grande encore.

Botaniste distingué, il venait de passer avec succès ses examens de doctorat à l'Université de Berlin lorsque le gouvernement de Sidney, qui avait créé une station militaire à Port-Victoria, sur les côtes de la terre d'Arnhem pour la protection des naufragés, songea à envoyer une mission en vue de trouver une route par terre entre ce point et la baie de Moreton. Leichhardt prit la direction de cette mission. C'était en 1844. S'avancant le long des rives du Dawson et du Mackenzie, vers le nord, jusqu'aux sources du Burdekin, et de là à l'ouest à travers un plateau, il trouva une route facile jusqu'au golfe de Carpentaria.

En suivant les rivages de cette profonde échancrure de l'Australie septentrionale, il atteignit le Roper, traversa la terre d'Arnhem jusqu'à la péninsule et arriva à Port-Essington, ou Victoria, après un voyage de 3,000 milles, accompli en moins de quinze mois. Les colons crurent voir un revenant, le pays qu'il venait de traverser ayant toujours été regardé comme impraticable et sa mort ayant paru si certaine, que des poèmes et des élégies avaient été composées à sa mémoire. On ouvrit une souscription pour lui venir en aide, et le gouvernement colonial lui fit don de 1,000 liv. stg.

En 1847, Leichhardt, accompagné d'hommes résolus et expérimentés, partait pour une nouvelle exploration au centre de l'Australie. Il se proposait de franchir le continent jusqu'à la rivière du Cygne. Sa dernière dépêche, adressée du Cogoon, était datée du 3 avril 1848. Depuis lors, on n'a plus jamais eu de ses nouvelles.

Expéditions sur expéditions furent envoyées à sa recherche, suppositions sur suppositions furent faites quant à la route qu'il avait pu prendre. Enfin, l'année dernière, le gouvernement de Sydney chargeait Skulthorpe, bushman très au courant des habitudes et de la langue des aborigènes, de la conduite d'une nouvelle expédition dans les régions où l'on croyait que Leichhardt avait péri. C'est cette expédition qui vient de retrouver sa trace, ainsi que le journal où sont relatées les péripéties de son aventureux voyage.

LES EMBAUCHEURS

Un fait étrange, dit le *Quotidien*, s'est passé il y a quelques jours à Saint-Isidore, comté de Dorchester.

Un individu, portant l'habit religieux des jésuites de New York, s'est présenté le matin dans la maison d'un particulier.

Respectueusement questionné sur l'objet de sa visite, il a déclaré qu'il était jésuite, sa large tonsure en était la preuve. Toutefois, l'hôte de cet étrange visiteur, peu accoutumé à ce genre de visite, flairait quelque truc, l'habit ne fait pas le moine. Au bout d'un certain temps, le jésuite avoua qu'il avait laissé son ordre pour venir engager les jeunes gens des paroisses canadiennes à aller aux Etats-Unis pour travailler aux briqueries. Le zélé missionnaire n'eut pas tout le succès auquel il s'attendait en prononçant ces paroles ; son hôte le tança si vertement qu'il fut contraint de quitter cette maison où l'on ne partageait pas ses idées.

C'était un dimanche, et le zélé jésuite ne pouvait manquer d'assister à la messe, il alla en conséquence se placer gravement dans un des bancs de l'église, et se prépara à entendre dignement l'office.

"Mais voilà bien une autre chose !"

Le curé, que l'on avait informé immédiatement de l'arrivée de cet embaucheur déguisé, monte en chaire et dénonce l'émigration aux Etats-Unis comme funeste à la patrie et pleine de dangers pour les émigrants. Il fait un magnifique sermon, et ne ménage nullement ces agents éhontés qui parcourent les campagnes afin d'essayer d'enrôler à leur suite quelques victimes de leurs promesses mensongères.

Notre pauvre jésuite était tout à fait mal à son aise. Blanc et rouge tour à tour, il perdait vraiment toute la dignité de son caractère ! Il avait précipitamment relevé son collet Romain ; mais les moyens de cacher sa tonsure, qui attirait les regards de tous les assistants ! Il fut donc forcé de subir l'épreuve qui était aussi un terrible châtement.

Dès que la messe fut terminée, le zélé embaucheur prit la clef des champs et disparut sans que onques depuis n'en ait entendu parler.

Cette curieuse aventure montre jusqu'à quel point l'embauchage est pratiqué ; tous les moyens possibles et impossibles sont employés. Qu'on se mette donc sur ses gardes partout. L'en remarque que les embaucheurs n'apparaissent plus que dans les paroisses éloignées des villes, pensant avoir ainsi bon jeu des cultivateurs qui y résident. Mais heureusement que les pasteurs veillent sur leurs chers troupeaux, et surtout démasquent ces hypocrites et ces traîtres.

VARIETES

Le comble de la méchanceté : Ouvrir et fermer une porte sans cesse afin de l'entendre crier.

* *

—Dis-moi, mon cher Toupin, est-ce que ta chambre est chaude ?

—...Oui. Avec un bon tapis, de bons rideaux, de forts bourrelets et un feu soutenu, il y fait bon.... en été !

* *

Un pauvre homme vint un jour à un avare et lui dit :

—J'ai une grâce à vous demander.

—Moi pareillement, dit l'avare, mais accordez-moi la mienne la première.

—Accordé.

—Ma faveur, dit l'avare, est que vous ne me demandiez rien.

* *

—Une veuve pratique.

Le lendemain de la mort de son époux, elle versait d'abondantes larmes que rien ne pouvait tarir.

Comme on cherchait à la consoler :

—Non, dit-elle, laissez-moi pleurer tout mon soul ; après je n'y penserai plus.

* *

Un brave homme vient de perdre un procès qui durait depuis plusieurs années. Après avoir parcouru le libellé du jugement :

—Attendu ceci....

—Attendu cela....

—Attendu autre chose....

—Attendu.... attendu....

—Sapristi ! s'écrie le plaideur, je ne m'étonne plus qu'ils m'aient fait attendre si longtemps !